. **Georges Clémenceau**

**(Le Citoyen du 28 novembre1929)**

 « De quelle immense proie la Mort vient de se saisir... ! » Georges Clémenceau n'est plus. Comment saluer en termes dignes de lui cet homme incomparable qui exerça sur nos destinées depuis près de 70 ans une influence prodigieuse...«toujours bataillant, toujours parlant, écrivant, disputant, toujours préoccupé d'agrandir le champ de la pensée humaine, d'élargir les horizons de l'art en quête de la beauté souveraine. »

 Le voici à la tribune. Figure étrange. M. Delafosse écrit de lui vers 1892, dans le Figaro : « Tête de Hun, aux pommettes saillantes, aux yeux encaissés et profonds, luisant d'un éclat vif et dur». Quand il montait à la tribune un silence d'angoisse, lourd comme un temps d'orage avant le bruit du tonnerre, pesait sur l'Assemblée. Et il attaquait comme à l'escrime portant des coups droits qui échappaient à la parade trop lente à venir. A ce jeu inégal, les ministères s'abattaient sous ses yeux comme des châteaux de cartes…

 Subitement un jour, Paul Déroulède monta à la tribune pour dresser contre lui un terrible réquisitoire. Il aurait, pour des fins politiques, touché l'argent de l'Etranger et serait devenu le complice d'un Allemand, Cornélius Herz, qu'il aurait fait décorer par surcroît. On se croirait à la Convention. Déroulède termine par ces mots « Je le marque... ». Clémenceau lui répond et le réfute avec un dédain suprême... Oui, Déroulède a osé lancer contre lui la suprême injure, la plus abominable injure qu'un Français puisse lancer contre un Français...! M. Déroulède l'a fait, sachant que c'était faux. Alors, dans une phrase froide et incisive comme le tranchant de l'épée, il lance cette finale : « C'est bien, c'est affaire entre nous. » Et, comme, dans la discussion, son ami Pichon intervient en certificateur de ce qu'il dit et déclare se solidariser avec lui : « Je vous remercie, mon cher ami, mais je n'ai besoin du témoignage de personne ». Quelle puissance d'orgueil et quel mépris souverain… !

 Quand, en 1906, il devient ministre, il va droit aux grévistes, escalade la tribune de la réunion publique et parle aux « gueules noires » pour ramener la concorde. A la séance où le démolisseur est renversé à son tour, il confie ces mots à Chéron qui est près de lui : « Ils peuvent me renverser, je n'en resterai pas moins Georges Clémenceau »

 Un jour, je confiais à Jaurès que, la veille, dans l'intervention de Clémenceau comme ministre pour répondre à des interpellateurs au sujet des grèves du Midi, je ne l'avais pas trouvé bon. Jaurès me répond, étonné, en me faisant l'éloge de ce « radical idéaliste ».

 Ce radical idéaliste a mené le combat, durant toute sa vie, en faveur de la liberté d'opinion et pour assurer le règne de la justice sociale. L'esprit de la révolution opérait en lui. La révolution avec ses trois dates, 1789, 1792, 1793 ; il l'admettait intégrale, avec ses vertus et ses grandeurs, et aussi avec ses scories et ses excès eux-mêmes inséparables de l'action des hommes engagés dans une lutte formidable contre l'ancien régime chargé de plusieurs siècles d'iniquités et noir de crimes. C'était le bloc ! A ces mots les vrais républicains dressent l'oreille. Le bloc ! Mot prestigieux qui éveille les calendes révolutionnaires et rappelle les formations d'hier qui ont rendu possibles nos récentes victoires. C'est grâce à ce point d'appui que nous vaincrons encore la Réaction à la face livide qui s'est de nouveau installée au Gouvernement.

 Pendant la guerre, dans la carence de Jaurès brutalement enlevé à la France, Clémenceau fut l'homme de la victoire. On le vit dans les tranchées, encourageant chefs et soldats.

 Je me le rappelle un jour, dans les couloirs de la Chambre, affirmant ses espoirs envers et contre tous et faisant reculer le Destin de toute la vertu de son être, de toute l'ardeur de son patriotisme, de toute la force accumulée en lui des exploits épiques des émissaires de la Convention. I1 avait appelé les grands morts, les vieux athlètes brisés à la rescousse, au secours des vivants. La phalange ensevelie des vieux conventionnels et des généraux imberbes accourait à son appel pour renouer le présent aux immortelles traditions du passé libérateur.

 Au moment où cette scène se passe le front était crevé, et, par la brèche ouverte, l'avalanche allemande faisait irruption dans le pays. A son appel, le désastre fut conjuré. C'est alors qu'il prononça le mot fameux : « Je fais la guerre. » .

 Le cycle des temps héroïques dans la lutte pour la conquête de la liberté et pour la patrie est-il clos ? Je souhaite le triomphe intégral de la liberté et l'avènement définitif de la paix parmi les hommes. Qu'il me soit permis de saluer les noms de ces grands Français qui, dans les jours d'angoisse où le sort de la France était en jeu, n'ont jamais désespéré de la Patrie : Danton, Gambetta, Georges Clémenceau !

 ***Georges Le Bail***.

Ses dernières volontés*: M. Clémenceau a demandé qu'on ne lui fasse pas d'obsèques nationales ; qu'il soit au contraire enterré civilement et très simplement, et que son corps soit posé verticalement aux côtés de son père, à Saint-Vincent-de-Jard, afin de rester debout, comme un vieux Vendéen.*

***°°°°°°°°°°°°°°°***